

Christophe Léon

Pour les Ulis du lycée Jean Capelle de Bergerac,
qui m'ont beaucoup appris.

X-RAY

LA CRISE

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

HUGO

*Les demandeurs d'emploi ont des droits, mais aussi des devoirs.
Ils peuvent être radiés.*

Le bandeau défilant nous accueille dès l'entrée dans les locaux de Pôle Emploi. La veille, maman m'a demandé de l'accompagner.

— Hugo, tu ne voudrais pas venir avec moi demain ? J'ai rendez-vous dans l'après-midi.

— J'ai classe, maman, c'est mardi...

— Je te ferai un billet d'absence.

— Mais j'ai un contrôle de...

— S'il te plaît, je ne t'embête pas souvent avec un service à me rendre.

Elle avait un petit air contraint, encore plus navrant que la mine de papier mâché qu'elle affiche depuis son licenciement.

Elle se torturait les mains, les pressant l'une dans l'autre et me regardait fixement, mais sans me voir, je crois. J'avais la désagréable impression d'être une bouée de secours à laquelle elle se raccrochait désespérément.

On est bête parfois à dix-sept ans, et sans penser à mal je lui ai enfoncé un peu plus la tête sous l'eau, juste parce qu'aller à Pôle Emploi avec elle m'enquiquinait.

— Tu veux que je redouble encore une fois ? Tu crois que ça m’amuse, le bahut ? Tu peux pas demander à une voisine ? Et pour y faire quoi, d’ailleurs ?

Des phrases à l’emporte-pièce que ma mère a encaissées comme si elle recevait un coup de poing à l’estomac. Elle a blêmi, sa respiration est devenue haletante. Elle a balbutié quelques mots que je n’ai pas compris.

Elle a répété : « Je t’en prie... », puis se sentant redevable d’une explication, elle a ajouté : « J’ai besoin d’une présence. Tu sais, c’est la deuxième fois que j’y vais. La première a vraiment été horrible... »

*

Je suis en première et j’avoue ne pas être un élève brillant. Je suis ce que le conseiller d’orientation appelle un *cas social*. Famille ouvrière, père pensionné, mère chômeuse depuis peu, petits moyens financiers depuis toujours.

Mon père a commencé à travailler dès l’âge de quatorze ans sur les chantiers, avec pour tout bagage sa volonté, ses mains et une santé qui, à l’époque, était à l’épreuve des balles.

Maman a fait carrière dans le textile : vingt-cinq années dans la même usine, comme machiniste, travaillant à la chaîne, soumise à la règle des trois-huit. Délocalisation oblige, après un plan de licenciement, un plan de reclassement, des grèves et l’intervention d’un député, la presque totalité des ouvriers s’est retrouvée sans emploi.

Ma mère a suivi une formation qui l’a menée tout droit... à la maison. « Rentière », plaisantait-elle au début.

*

Elle quémandait donc mon aide. Après tout, je manquerais une après-midi de classe, ce qui n’était pas pour me poser un cas de conscience.

Je la laissais mijoter un peu, davantage par jeu que par méchanceté. J’avais déjà pris ma décision.

— Si tu y tiens... Seulement va pas m’engueuler si ma moyenne en math approche du zéro absolu, d’accord ? Et puis dans ces conditions ne t’attends pas à avoir un Prix Nobel à la maison !

Le visage de maman s’est éclairé. Elle était aussi belle que dans le souvenir que j’avais d’elle gamin, quand papa travaillait encore et qu’elle n’avait pas tant de soucis pour joindre les deux bouts. Les rides effacées par miracle, un large sourire s’est perché au balcon de ses lèvres. Elle a soudain ouvert les bras et m’a serré contre sa poitrine sans que j’aie le réflexe de l’en empêcher. Je crains ces débordements. Sentir ses seins mous s’écraser sur mon torse, son odeur un peu sure, sa respiration dans mon cou, tout ça me rend mal à l’aise. Son contact, autrefois indispensable, m’est devenu pesant avec l’âge, voire écœurant.

Elle, de son côté, se rend compte que je lui échappe un peu plus chaque jour. « Tu grandis », dit-elle souvent dans

un soupir, ce qui a le don de m'exaspérer. « Tu étais si beau, petit... » soupire-t-elle en tentant de m'attraper par un bras ou par la taille. « Maman ! » et j'esquive, comme un toréador redoutant d'être encorné.

— Je t'aime, Hugo, a-t-elle bredouillé à mon oreille.

Je l'ai repoussée sans ménagement.

— On va pas en faire tout un fromage, j'ai dit en m'éloignant.

Le sourire sur ses lèvres s'est transformé en rictus et ses yeux ont repris leur habituelle couleur terne.

— Excuse-moi, a-t-elle marmonné, d'une voix qu'on aurait dit passée au mixeur.

*

Les demandeurs d'emploi ont des droits, mais aussi des devoirs. Ils peuvent être radiés.

Nous y sommes. Pôle Emploi, c'est un peu comme le bureau de la vie scolaire aux heures de pointe. On attend son tour pendant que d'autres font leurs petites affaires. D'un côté les officiels, ceux qui détiennent le pouvoir, investis d'une mission civilisatrice, d'un mandat quasi de droit divin. De l'autre les élèves, ici les chômeurs – bref, je ne suis pas vraiment dépaysé.

— Viens, m'invite maman.

Nous nous dirigeons vers un grand tableau, près des postes informatiques.

— C'est là qu'ils mettent les annonces les plus récentes. On va voir s'il n'y a rien pour moi.

Je la suis sans grande conviction. Je n'ai qu'une hâte, déguerpir le plus vite possible une fois ma B. A. accomplie.

Machinalement je lis quelques annonces, tandis que ma mère prend en note je ne sais trop quoi sur un calepin qu'elle a dû acheter pour l'occasion.

La totalité des offres d'emploi concerne des contrats à durée déterminée, des CDD que mon père qualifie dans ses bons jours de *contrats à durée déprimante*.

On demande beaucoup d'ouvriers spécialisés, de boulangers ou du personnel de cuisine, et visiblement l'hôtellerie se taille la part du lion. Pas vraiment dans les cordes de maman.

Pour le reste, ça frise le ridicule. *Cherche serveuse, permis de conduire obligatoire, expérience exigée, bac souhaité, pour deux semaines de remplacement...* Ou encore : *Cherchons distributeurs de journaux publicitaires à domicile, véhicule exigé, fixe + primes, expérience obligatoire, sérieux et compétent, CDD de 6 mois...* Il semblerait que l'expérience soit un critère incontournable de sélection.

Question : comment font les jeunes qui cherchent un travail pour la première fois ?

Un bac plus cinq est semble-t-il la voie royale pour obtenir une place de caissier ou de manutentionnaire.

Je laisse tomber cette lecture répétitive. Maman griffonne encore quelques propositions, les pattes de mouche de son écriture remplissent déjà un feuillet complet.

— T'écris un roman ?

— Quoi ?

— Rien, je plaisante... C'est bientôt ton tour ?

Elle jette un œil à sa montre.

— Oui, tu as raison, allons-y.

Elle range le calepin dans son sac et se dirige d'un pas décidé vers un box où se trouve une personne assise derrière un ordinateur.

— Ma conseillère, précise-t-elle.

— J'en ai marre ! Tous des incapables ! Vous n'avez pas le droit !

Nous stoppons net, statufiés par les cris d'un homme qui gesticule et vient de se lever en renversant une chaise. Son conseiller se dresse lui aussi, mais pour s'écarter d'un bon mètre.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je sais pas, Hugo.

— J'ai une famille. Une fille ! Un garçon ! Vous croyez, quoi ? Que je suis un feignant ?

L'homme retrousse ses manches et montre ses bras au conseiller, qui recule à nouveau, visiblement effrayé.

— C'est quoi, ça ? Du mou de veau ? Je demande qu'à bosser moi, et vous... vous me dites tout le temps qu'il n'y a rien pour moi ! De quoi je vis, alors ?

— C'est folklo Pôle Emploi, dis-je en ricanant. C'est la formation théâtre, ça ?

Maman, elle, n'a pas l'air de prendre l'incident à la rigolade. Ni d'ailleurs les personnes présentes.

J'entends une femme près de nous s'indigner.

— C'est vrai, quoi, à la fin, on est traités comme du bétail...

La grande majorité baisse les yeux et fixe ostensiblement le sol.

— Merde ! crie l'homme.

Pareil à une détonation, le gros mot explose. S'ensuit un silence surprenant, seul le ronronnement des ordinateurs emplit l'espace.

— C'est fini ?

J'ai chuchoté. Maman ne répond pas, elle semble tétanisée, comme si l'insulte l'avait blessée par ricochet.

— Calmez-vous, monsieur, voyons. Venez, suivez-moi, je vais m'occuper personnellement de vous.

Un type en costume-cravate intervient, s'approche de l'homme et pose une main sur son avant-bras. Celui-ci le regarde, hébété, son expression reflète un grand désespoir, presque extatique. Il ouvre la bouche, mais pas un son n'en sort, comme si le « merde » avait été son dernier et ultime mot.

— C'est du grand guignol, dis-je.

Soudain, l'homme tombe dans les bras du type et sanglote à gros bouillons.

— Allez, venez, insiste le costard-cravate.

Tous deux vont se mettre à l'écart. La vie reprend, et les conversations continuent là où elles s'étaient arrêtées. Le

conseiller se rassoit. Curieusement, j'éprouve une sensation de mal-être. L'homme me fait pitié – et honte aussi.

— C'était quoi, au juste, ce cinéma ?

Ma mère n'a pas entendu ma question ou l'ignore.

— Viens, c'est à nous.

Elle me saisit par le coude. Sa poigne est extraordinairement forte, ses ongles s'incrudent dans ma peau.

— Aïe ! Tu me fais mal, maman !

— Tais-toi !

Elle se tourne vers moi. Ses yeux me fusillent et je jurerais qu'elle me hait.

*

Papa œuvrait dans le bâtiment. Il a débuté comme apprenti à quatorze ans et a travaillé jusqu'à ce que la maladie le rattrape – les poumons.

J'étais jeune, je ne me souviens plus des détails, simplement que mon père, qui auparavant n'était à la maison que le soir, s'est incrusté telle une moule sur son rocher. Le canapé est devenu son île, et lui un naufragé. La télévision pour tout horizon, il s'est patiemment et obstinément noyé dans la bière. La fumée des cigarettes qu'il consommait les unes après les autres l'enveloppait d'un brouillard bleuté qui s'animait dès qu'on s'approchait de lui. Un cimetière de canettes vides à ses pieds formait une muraille qu'il fallait enjamber.

J'aimais bien shooter dedans, et papa m'y encourageait. Il riait, avant de tousser et de devenir rouge comme une pivoine, quand je parvenais à en envoyer une à l'autre bout de la pièce.

Son omniprésence ne m'était pas désagréable. J'avais un père à domicile, une présence rassurante, un camarade de jeu. Dans les premiers temps, il acceptait de jouer avec moi. Il m'a appris les règles du poker quand j'avais sept ans, et aussi comment cracher loin en visant un point précis. Je fabriquais une cible en carton et nous faisons des concours de crachats. Il a même tenté de me parler du mystère féminin, mais ça ne m'intéressait pas à l'époque. S'il venait à manquer de bières, j'allais lui en acheter un pack chez l'épicier du coin. Il me glissait une pièce dans la main en guise de pourboire. Je l'embrassais sur la joue, elle piquait toujours, et j'aimais ce contact viril.

Progressivement, sans que je m'en aperçoive, la tension est montée.

Il y a d'abord eu les engueulades à répétition entre mes parents, pour des brouilles le plus souvent. Maman lui reprochait de ne pas s'occuper de la maison, de ne pas l'aider alors qu'elle travaillait. Elle l'accusait de gaspiller une partie de sa pension d'invalidité en bières et cigarettes. Il lui répondait qu'elle n'en avait plus pour longtemps à le supporter, qu'il crèverait bientôt et qu'elle serait débarrassée de lui. Réponse qui avait pour effet de mettre ma mère hors d'elle. Le ton grimait d'un cran et atteignait son

paroxysme. Leurs voix se mêlaient en un lamento exacerbé, pour s'achever subitement sur un mot ou un borborygme définitif qui les laissait pantelants et épuisés. Après des années, leurs passes d'armes ont abouti à une indifférence totale, qui se traduit par un silence pesant. Très tôt, j'ai réalisé qu'il était inutile de tenter de les rabibocher et ma chambre est devenue mon unique havre de paix. J'y étais à l'abri de leurs disputes et plus tard de leur mutisme mutuel qui me troublait davantage que les cris. Je m'inventais un monde, des histoires, des parents. Je meublais ma propre vie au gré de mon imagination, tandis qu'ils s'acharnaient à dévaliser la leur jour après jour, avec application, au point que je me demandais s'ils n'y prenaient pas plaisir.

J'ai grandi d'un coup la fois où j'ai vu mon père pleurer, plié en deux, assis dans le canapé, la tête posée sur les genoux. L'après-midi touchait à sa fin. Maman n'allait pas tarder à rentrer. Il régnait une semi-pénombre, la télé diffusait une lumière stroboscopique, un mélange de gris pâle et de bleu qui saupoudrait papa d'un sucre glace argenté. Ses sanglots étouffés résonnaient sourdement. Je n'avais jamais vu un homme pleurer, encore moins mon père. La gêne m'incitait à me dépêcher de traverser le salon et j'allongeais le pas.

M'a-t-il entendu ? A-t-il voulu me parler ? Toujours est-il qu'il a levé la tête au moment précis où je le croisais.

Ses yeux ruisselaient, ses joues étaient fripées, le filet d'une morve translucide coulait de sa narine gauche. Nous nous sommes regardés. Une seconde, peut-être deux, se

sont écoulées. Elles ont duré ce que doit durer l'éternité, et puis le temps a repris sa course. Les jours suivants furent identiques à de nombreux autres, comme si rien ne s'était passé. Papa semblait avoir oublié. Moi pas. Plus qu'un long apprentissage, les larmes de mon père avaient transformé l'adolescent que j'étais en un brouillon d'homme, avec le questionnement et l'appréhension qui l'accompagnent.

*

Je suis debout, maman est assise.

La conseillère pianote sur le clavier de son ordinateur. Elle nous jette un bref coup d'œil, s'arrêtant un peu plus longtemps sur moi. J'enfouis mes mains dans les poches de mon pantalon, me sentant de trop.

C'est une femme d'environ quarante ans. Elle a réuni ses cheveux en une queue de cheval enserrée par un chouchou rouge sang. Les ongles de ses mains sont laqués. Les pattes d'araignée de ses doigts s'agitent à une allure prodigieuse.

Maman tousse. Une toux exagérée, surjouée, dont le but est de signaler notre présence, puis elle renifle bruyamment.

— Tu veux un mouchoir ?

Ma mère secoue la tête, tandis que la femme nous ignore.

Est-ce une façon de nous conditionner ? Je n'en sais rien, mais j'avoue qu'elle m'agace, s'il ne tenait qu'à moi nous la planterions là.

Maman fouille dans son sac, en extirpe une feuille de papier, la déplie, la pose sur le bureau et la pousse doucement vers la conseillère.

— Le curriculum vitae que vous m’avez demandé d’apporter, dit-elle d’une voix soumise.

Ce n’est plus ma mère, cette vieille femme servile. J’aimerais la prendre par la taille et la soulever de sa chaise, l’emporter avec moi, lui arracher le masque de résignation qu’elle affiche sur son visage décomposé par l’angoisse.

« S’il te plaît, maman, partons... » Ma prière muette reste lettre morte. Je n’ai pas assez de courage pour deux.

La conseillère cesse de martyriser son clavier. D’une main hésitante, comme si ça la dégoûtait, elle prend la feuille et la glisse sur sa droite.

— Vous êtes ? demande-t-elle sans s’adresser à personne en particulier.

— Madame Cuvelier.

— Non, je veux parler du jeune homme à côté de vous.

— C’est mon fils, il m’accompagne.

La femme lève les yeux sur moi et me détaille de pied en cap en prenant son temps. Un frisson parcourt mon dos. Pourquoi suis-je si troublé ? Je devrais lui parler, me présenter, mais les mots restent bloqués dans le fond de ma gorge. J’ai dû rougir. Je sens une veine battre contre ma tempe.

— Bien, reprend-elle. Voyons où nous en sommes depuis la dernière fois.

Elle survole le curriculum vitae de maman. Qu’a-t-elle pu y inscrire ? Je ne sais même pas si ma mère a eu le bac. Qui est-elle vraiment ? Jusqu’à maintenant, je me suis contenté d’elle au présent, son passé m’indifférait. Il n’y a pas grand-chose d’inscrit sur le CV. J’essaie de deviner. Naissance. Études. Loisirs ? Et son travail, l’unique : machiniste.

La conseillère hoche la tête.

— C’est bien ce que j’imaginai, lâche-t-elle elliptiquement.

Maman se ratatine sur sa chaise, fautive peut-être de n’être à presque cinquante ans que ça, ces quelques mots tracés sur une page blanche – une vie résumée en dix lignes.

La femme repose la feuille sur son bureau, la main à plat dessus.

— Bien, je pense que nous allons devoir nous rabattre sur des heures, dit-elle en consultant l’écran de son ordinateur, comme si la solution se trouvait là, surnageant dans un bain de plasma. Déjà décrocher un CDI quand on a des diplômes, c’est un miracle de nos jours avec la crise, alors pour vous...

Elle ne termine pas sa phrase.

Vous qui ? Une moins que rien ? Une ratée ? Un poids pour la société ?

Elle recommence à taper sur son clavier. Maman se voûte un peu plus.

Quant à moi j’ai serré les poings dans mes poches, mes phalanges sont douloureuses et je transpire, de grosses

gouttes dévalent dans mon cou. Il faut que je dise quelque chose sinon la marmite va exploser.

— Des heures ?

La conseillère suspend ses deux mains au-dessus du clavier. Ma question doit posséder en elle un poison spécifique dont je ne me doutais pas.

Maman se raidit. Je suis sorti de mon rôle de spectateur, j'ai brisé la neutralité bienveillante qu'elle espérait de moi.

— Oui des heures, dit sèchement la conseillère. En ce moment, l'un des seuls domaines qui embauche du personnel *sans qualifications* (elle insiste), c'est celui du nettoyage...

— Mais pourquoi des heures ?

Mon insistance la sidère, elle se tourne vers maman, incrédule. Celle-ci gigote comme si elle était assise sur une plaque électrique.

— Hugo, s'il te plaît, laisse madame faire son travail.

Cette réflexion a le don de m'exaspérer.

Faire son travail ? J'ai bien l'intention de lui dire ce que j'en pense de *son travail*, mais je n'en ai pas le temps.

— Laissez, intervient la conseillère. Jeune homme, vous n'êtes pas sans savoir qu'il est actuellement difficile, voire illusoire, de trouver un emploi à temps complet. En attendant que les conditions s'améliorent, je crois raisonnable de proposer à votre mère *des heures*, c'est-à-dire plusieurs contrats à durée déterminée dans le mois. Ce qui lui permettra, au final, d'avoir un salaire convenable. Le nettoyage industriel, la propreté, c'est une bonne solution, on recrute dans ce

secteur. Il faudra bien sûr accepter de se déplacer, d'être flexible et aussi d'avoir des horaires décalés, mais vous n'êtes pas les seuls dans ce cas... L'assistantat n'est plus possible dans la conjoncture actuelle, vous devriez le savoir, je pense. Ai-je répondu à votre question, *jeune homme* ?

Elle m'a parlé de la même façon qu'un professeur s'adresserait à un mauvais élève. Elle projette son menton en avant d'un air de défi, ses pommettes ont rosé.

— Je voulais juste... juste...

Je ne parviens pas à compléter ma phrase. Ma colère se retourne contre moi. Quel empoté je fais !

Un renvoi acide brûle mon œsophage. Mon ventre se contracte. J'ai l'impression que mon cerveau coagule et que mes pensées se figent, et me voilà devenu aussi intelligent et vif qu'un concombre de mer.

Maman nous regarde tour à tour. Son attitude traduit une certaine détresse, et elle me fait signe de la main de me taire.

— Je crois qu'il vaut mieux que vous nous laissiez entre grandes personnes, propose la femme. Votre mère sera d'accord avec moi, n'est-ce pas ?

Dans l'intonation de sa voix perce un amusement qu'elle a du mal à dissimuler.

— S'il te plaît, insiste maman. C'est mieux comme ça.

Je m'éloigne, mes jambes me portent à peine. Je me réfugie dans le coin le plus éloigné de la salle. La rage me tord les boyaux.

De loin, adossé au mur, j'observe maman et la femme.

Je donne un coup de poing contre la paroi, puis un autre. D'un mouvement des épaules, je me décolle du mur. J'ai besoin de bouger afin d'évacuer le stress emmagasiné, je piétine sur place et on doit me prendre pour un dingue.

Ma mère est toujours assise sagement en face de la conseillère, qui lui parle en regardant de temps à autre dans ma direction. Elle pousse le vice jusqu'à me sourire.

Sur leur droite, au-dessus d'elles, le bandeau défilant : *Les demandeurs d'emploi ont des droits, mais aussi des devoirs. Ils peuvent être radiés.*

*

— Elle n'est pas si mal, tu sais.

Nous sommes sortis. Devant l'entrée de Pôle Emploi, maman rajuste sa veste. Il s'est mis à bruiner, le ciel est gris.

— Laisse tomber.

Je n'ai pas envie d'en parler. Je m'en veux, j'ai honte de moi et j'ai hâte de rentrer à la maison. Mon père sera là. Je peux au moins me raccrocher à ça, à cette bouée. Papa, assis dans le canapé, une bière à la main, la télé allumée. L'image même de la stabilité, aussi incroyable que cela puisse paraître.

— Je suis désolée, continue maman. Mais tu comprends, c'est *ma* conseillère, c'est elle qui va m'aider à trouver du travail. Il y a tes études, les traites de l'appartement, la

voiture à entretenir, l'essence, il faut bien manger et penser à l'avenir...

— Arrête !

J'ai crié. Maman reste coite.

Je la dépasse de deux bonnes têtes, elle me semble soudain très petite – fragile. Je pourrais la briser d'un mot malheureux ou d'un geste malencontreux.

— Pardon, dis-je, le souffle court.

Je l'entoure de mes bras et elle se laisse aller contre moi, mon menton posé sur le sommet de son crâne. Pourvu qu'elle ne pleure pas !

La porte de l'agence Pôle Emploi s'ouvre. Nous nous écartons afin de laisser passer la personne qui en sort.

Maman se détache de moi, tandis que je reconnais l'homme, celui qui quelques minutes plus tôt a fait un esclandre avant de sangloter comme un bébé. Il téléphone, son portable collé contre son oreille.

— Comment ça une lettre de maman pour moi ? dit-il à voix haute sans se soucier qu'on l'entende. Non, je ne peux pas rentrer à la maison maintenant... Je sors de Pôle Emploi... Non, tu t'occuperas de Bruno...

Cet homme, c'est moi, c'est mon père : un minable, un loser. Un type qui chiale dans les bras d'un autre. Je lui en veux parce qu'il est le reflet de ce que je vais devenir.

— Salaud !

C'est irrésistible. Il faut que je l'insulte.

Il n'entend pas ou alors fait semblant, s'apprêtant à tourner

sur la gauche, mais il n'en est pas question, il a des comptes à me rendre.

— Salaud ! je répète.

Je le bouscule violemment dans le dos. Déséquilibré, il lâche son téléphone portable qui tombe par terre. Je shoote dedans et l'envoie valdinguer sous une voiture garée le long du trottoir.

— Hugo ! s'écrie ma mère.

L'homme ne comprend pas ce qui lui arrive. Il n'esquisse aucun geste, prêt à subir ou espérant encore je ne sais quel miracle qui le sortira de ce mauvais pas.

Son attitude accroît ma fureur. Je préférerais qu'il me saute dessus, que nous nous battions à mort, comme des animaux – comme des hommes, enfin.

— Hugo ! répète maman.

KARINE

Je suis une surdouée.

Pourtant, dans ma famille on ne peut pas dire que le niveau intellectuel frise les sommets.

Mes parents ont fait tester mon intelligence au cours de mon année de CP. La maîtresse a été la première à pressentir ma différence. Elle m'a confiée à un psychologue scolaire qui m'a posé un tas de questions.

Bref, je suis une 135, c'est-à-dire que mon QI est très nettement au-dessus de la moyenne.

Je ne m'en rendais pas compte, mais peu à peu je me suis aperçue que j'assimilais mieux et plus rapidement – surtout en mathématique, matière dans laquelle j'excelle –, et aussi que je m'embêtais dès qu'il fallait attendre les autres élèves. J'ai donc sauté une classe, aujourd'hui je suis au collège, en troisième, et il est question que j'intègre une seconde adaptée dans un lycée spécialisé.

Évidemment j'ai d'excellentes notes. Mes parents sont fiers de moi, enfin je l'espère. Je crois qu'ils n'en reviennent pas d'avoir mis au monde une enfant surdouée.

Mon petit frère, Bruno, n'a pas cette chance. C'est un besogneux qui se traîne en CM1. Quand on sait que les filles sont en général matures beaucoup plus tôt que les garçons,

et qu'en plus je suis une 135, on peut imaginer l'étendue du fossé qui nous sépare. Nous n'avons pas grand-chose en commun, et j'endure la cohabitation uniquement parce qu'il est mon frangin, une espèce de microbe sur pattes qui m'empoisonne l'existence. En ce moment l'ambiance à la maison n'est pas franchement à la rigolade. Papa a démissionné de son travail il y a déjà quelques mois, depuis il en cherche un nouveau. Je ne connais pas les raisons qui l'ont poussé à le quitter, mais maman le lui reproche en permanence et ils se disputent souvent à ce sujet. Ma mère a dû reprendre une activité à temps partiel. L'après-midi, elle fait des heures de secrétariat dans un cabinet médical. Papa n'aime pas ça parce qu'il est du genre rétro à tendance macho, alors il pique de temps en temps une colère. Il voudrait qu'elle cesse immédiatement. Maman lui promet qu'elle arrêtera le jour où il aura retrouvé un boulot. « Les factures, elles, ne sont pas au chômage », grince-t-elle sur un ton méprisant qui n'échappe à personne.

Bruno, lui, s'en fout. *Monsieur* joue à des jeux vidéo dans sa chambre. Il faut voir le zombie quand il émerge de son antre pour le repas du soir. Les yeux écarotés, la cervelle en bouillie et l'air hagard, il vous relate, détails à l'appui, comment il a dégommé tel monstre grâce à telle arme secrète de tel jeu « super-extra-génial-fantastique ». Une *tache*, je vous dis.

Pourtant papa fait semblant de boire ses paroles comme s'il s'agissait du récit véridique d'une fameuse bataille – la solidarité entre « hommes », je suppose.

Mes 135 se rebellent illico : comment peut-on encourager son fils à devenir un imbécile ? Autant élever un poireau ou une andouillette, non ?

Papa feint de prendre mes remarques par-dessus la jambe – c'est sa façon d'esquiver –, tandis que maman m'invite à ne pas jouer les « intellos ». D'ailleurs, dès que je fais une réflexion de bon sens, on me traite d'« intello ». En vérité, je crois que mes parents ont peur de moi et de mes 135. Ils savent que je les surpasse intellectuellement, et je me demande s'ils ne développent pas un complexe d'infériorité...

*

Il pleut. Je regarde par la fenêtre.

La salle d'étude est à moitié vide. Le pion est assis derrière la table sur l'estrade et feuillette un magazine.

Je termine de ranger mes cahiers et mes livres, il sera bientôt dix-sept heures.

Comme tous les jours après le collège, depuis que maman travaille, j'irai chercher Bruno au parascolaire.

La sonnerie retentit, nous nous levons.

— En silence ! rouspète le pion.

Nous sortons dans le couloir, je me dirige sans tarder vers le grand hall. Les portes sont encore fermées, et le CPE regarde la troupe des collégiens s'agglutiner.

— Du calme, du calme... proteste-t-il, sans réelle conviction.

— C'est l'heure, m'sieur ! s'impatiente un élève.

— Ouais, m’sieur, allez, ouvrez ! reprend un cœur de collégiens pressés.

Finalement il ouvre, et nous nous engouffrons dans le goulet d’étranglement pour l’éternelle bousculade du soir.

Je traverse la rue.

L’asphalte est mouillé et reluit, les premières lumières des vitrines se reflètent sur l’écran noir du trottoir. Je m’amuse à enjamber les flaques de ces réverbérations multicolores avant de parcourir à marche forcée les quatre cents mètres qui me séparent de l’école primaire de Bruno.

La bruine ne mouille quasiment pas, seules de fines gouttelettes transparentes se déposent sur mes cheveux. Je secoue la tête et les *brumise* autour de moi.

Brumiser, encore un mot que j’invente. Ça m’arrive tout le temps de plier le vocabulaire à mes besoins. Je m’y entraîne depuis que je suis toute petite.

Me voilà devant la grille.

Je l’entrouvre, pénètre dans la cour de récréation pour me diriger vers l’accueil parascolaire.

— Bonsoir !

Aussitôt qu’il me voit, Bruno fait la moue, désireux qu’il est de rester plus longtemps en compagnie de ses copains. Maman venait le chercher vers dix-huit heures trente, alors il ne montre aucun signe d’empressement, tandis que la femme de service s’avance vers moi.

— Bonsoir Karine.

— Je viens chercher Bruno.

— Bien sûr... Comment vas-tu, ma chérie ?

Plutôt mourir qu’être sa chérie !

Qu’est-ce que ça peut bien lui faire comment je vais ? Nous n’avons pas élevé les asticots ensemble, non ? Pour ne rien arranger, elle est laide.

— Très bien, merci. Mais je suis pressée, on nous attend à la maison.

Je mens. Maman revient du cabinet médical après sept heures et mon père ne nous attend pas vraiment. À coup sûr il lira son journal quand nous rentrerons, grognera un *b’soir* mâchouillé entre ses dents et ensuite chacun vaquera à ses occupations.

— Et ton papa, son travail, ça s’arrange ?

Bruno a dû la soudoyer pour me faire perdre mon temps et gagner quelques minutes de rabiote ! Et puis d’abord comment sait-elle que mon père cherche un boulot ? Je me sens humiliée – je suis la fille d’un demandeur d’emploi, moi une 135 !

— Il est mort.

Ça m’a échappé.

La binette de la bonne femme est marrante à voir. Ses yeux se sont écarquillés, elle reste sans voix. Bien fait pour elle. Je laisse s’écouler une poignée de secondes avant de la rassurer.

— Je plaisante...

Ses muscles faciaux se relâchent, véritable glissement de terrain, son visage dégouline vers le bas.

— Ce n'est pas bien de plaisanter avec ça, Karine.

— Pardon, je ne le ferai plus. Mais vraiment, il faut que j'y aille.

— Bruno ! crie-t-elle d'un ton rogue, comme si elle se vengeait sur mon frère de ma mauvaise blague.

Bruno se lève en ronchonnant, et quand il nous rejoint son humeur est massacrate.

— Tu pouvais pas venir plus tard ?

— Je peux aussi te laisser mijoter ici jusqu'à la fin du monde, microbe.

— Allons, allons, s'interpose la femme de service. Allez, filez, je suis sûre qu'un bon goûter est prêt pour vous à la maison.

— J'ai pas faim, grogne Bruno.

Finalement nous partons, mon petit frère à la traîne. Dans la rue, il persiste à marcher au ralenti. J'allonge le pas et l'écart entre nous grandit. Je sais qu'il va finir par s'inquiéter. Il nous faut environ quinze minutes avant d'arriver chez nous. Ce soir, je décide d'en mettre moins de dix, ça lui fera les pieds. Soudain j'entends un bruit de course dans mon dos. Bientôt Bruno est à côté de moi, tremblant à la fois de rage et de peur.

— Je le dirai à maman, menace-t-il.

*

J'abaisse la poignée, mais la porte est fermée. J'ai failli

m'écraser le museau contre elle, tellement j'ai l'habitude d'entrer en coup de vent. Bruno ricane mais je ne lui prête aucune attention, il serait bien trop content.

Je fouille dans mon sac à dos à la recherche des clés de la maison. C'est un sac *Hello Kitty* que ma mère m'a offert pour mes treize ans. Je plonge un bras à l'intérieur, mais c'est une vraie pagaille.

Finalement je les dénêche coincées entre les feuilles de mon classeur de français.

— Grouille ! s'impatiente mon petit frère.

— T'attendras le temps qu'il faudra.

— T'es vraiment une...

— Une quoi ?

— Rien... sinon tu vas me baffer.

L'idée est trop bonne. D'un revers de la main, je lui en retourne une qu'il n'a pas le temps de parer.

— Je le dirai à papa !

— Te gêne pas, minus.

Je lève la main une nouvelle fois, mais la menace suffit et je n'ai pas besoin d'en rajouter pour qu'il se tienne à carreau.

Dans la maison, toutes les lumières sont éteintes.

Je me débarrasse de mon sac dans l'entrée, ainsi que de mon manteau et de mes chaussures.

— Papa !

Aucune réponse.

Il est rare, depuis qu'il est chômeur, que mon père soit absent quand nous rentrons de l'école.

J'allume le salon. Personne. Nous faisons un tour rapide des autres pièces.

— Il n'est pas là, constate niaisement Bruno.

— Non, tu crois, crétin ?

Vexé, il détale directement dans sa chambre. De mon côté je file à la cuisine.

— T'as faim ? je crie.

— Nan !

Il est déjà rivé devant son écran, la musique répétitive et crispante de son jeu vidéo préféré ne laisse aucun doute sur son activité.

Une fois, il a essayé de m'enrôler pour une partie à deux, mais j'ai refusé.

Beaucoup de mes copains et de mes copines passent un temps fou à jouer à la *PS machin-chose* ou à la *Wii bidule-truc*. Moi, j'ai définitivement décidé qu'une 135 était au-dessus de ces âneries-là.

Maman dit que je cultive ma différence. Je sens bien qu'elle y met une dose d'ironie, mais ça ne me touche pas parce que je suis fière d'être différente.

— T'as fait tes devoirs ?

J'ai crié plus fort pour qu'il m'entende de sa chambre.

Bruno ne répond pas, et je ne vais pas me donner la peine d'aller vérifier. Il s'arrangera avec maman ce soir.

Dans le frigo, j'attrape un yaourt à boire et le tête directement au goulot. Le liquide onctueux coule dans ma gorge. J'évite aussi longtemps que possible de déglutir, à

tel point que je m'étouffe et dois me retenir pour ne pas tout recracher par le nez et par la bouche. Les larmes me montent aux yeux, je m'essuie à l'aide d'un torchon que je repose ensuite à cheval sur le dossier d'une chaise. Ce n'est qu'à cet instant que j'aperçois en évidence en plein milieu de la table de la cuisine une feuille de papier pliée en deux. Quelque chose est inscrit en gros dessus.

L'écriture de maman est identifiable de loin : elle écrit en italique.

Petite je l'imitais, et la maîtresse a mis du temps avant que je perde cette mauvaise habitude.

Je m'approche et lis : *Pour Ludovic*.

Ludovic, c'est mon père. Un prénom qui m'a toujours semblé incongru – il sonne faux à l'oreille. Maman l'appelle *Ludo*, Ludovic c'est seulement dans les cas graves, quand ils se font la tête ou se querellent.

J'avoue être curieuse par nature – ce n'est pas un défaut à mon avis, mais plutôt une qualité –, je tends donc la main, m'appêtant à saisir la feuille afin de la déplier et de lire son contenu, quand le téléphone sonne.

Je suspends mon geste en l'air.

— J'y vais !

Inutile de préciser que mon frangin n'aurait de toute façon pas bougé ses fesses pour répondre.

— Allô ! Papa... Oui, on est rentrés... Bruno ? Dans sa chambre, tu le connais... Tu reviens quand ? Parce que maman a laissé une lettre pour toi dans la cuisine... Oui,

enfin, c'est pas vraiment une lettre mais une feuille avec ton prénom dessus, tu verras ça quand tu reviendras... Pourquoi tu peux pas... Pôle Emploi, ah ! d'accord... M'occuper de Bruno ? Tu penses être là à quelle heure ? Parce que j'ai autre chose de prév...

La communication est interrompue avant que j'aie eu le temps de finir ma phrase. J'entends un hurlement, c'est une voix qui n'est pas celle de mon père, et puis un choc suivi d'un grésillement si puissant qu'il m'oblige à écarter l'écouteur de mon oreille.

— Papa ? Allô, papa !

Pour seul écho, des bruits de moteur. J'attends quelques secondes avant de raccrocher et de composer le numéro de portable de mon père. Je tombe directement sur le répondeur. Je réessaie. Cette fois j'ai la tonalité mais personne au bout, puis de nouveau le répondeur.

— C'est qui ?

Bruno a surgi dans mon dos. J'ai fait un bond et il est ravi de m'avoir surprise. Sa face de macaque s'égaie d'un rictus qui se voudrait un sourire moqueur.

— La Reine d'Angleterre.

— Tu lui diras bonjour de ma part.

— T'as fait tes devoirs ?

— Je te demande si tu fais pipi debout ?

— C'est intelligent ça...

Bruno hausse les épaules et retourne dans sa chambre. Au passage, le dos tourné, il me gratifie d'un doigt d'honneur.

— Vulgaire !

— Mérité, lâche-t-il.

J'avoue qu'il est en forme ce soir et que ça m'agace prodigieusement.

Cerise sur le gâteau, j'ai l'air d'une demeurée avec le combiné dans la main.

*

— Pourquoi papa et maman ne mangent pas avec nous ?

Bruno pose la question la bouche pleine de BN au chocolat et postillonne en éventail autour de lui une pluie de miettes.

Nous achevons le repas que j'ai préparé avec les moyens du bord : tranches de jambon, reste de nouilles de la veille et pâtisseries industrielles dont nous avons une réserve de plusieurs boîtes dans un placard.

Mon frère n'aime que ces biscuits-là, en particulier ceux au chocolat qu'il dévore en cachette.

Nous sommes dans la cuisine, j'ai allumé la radio afin de combler à la fois le silence et mon angoisse naissante. Il est plus de vingt heures et nos parents ne sont pas encore rentrés.

Pour ce qui concerne maman, je m'y attendais. La lettre est dans ma poche, je l'ai lue.

Ludovic, j'ai besoin de prendre du recul. Un ou deux jours pour parler avec quelqu'un d'extérieur. De nous, de moi. Je suis chez Nelly, ne

t'inquiète pas. Ne cherche pas à me joindre, je débranche mon portable. Ne viens pas, non plus. J'ai vraiment besoin de me retrouver. Occupe-toi des enfants en mon absence, je serai de retour vendredi, samedi au plus tard, je t'appelle avant.

Nelly est une amie de maman, nous avons déjeuné chez elle il y a quelques mois. Elle est veuve et papa ne l'apprécie guère. D'ailleurs, s'il ne tenait qu'à lui nous ne sortirions presque jamais. « Chacun chez soi et les cochons seront bien gardés », a-t-il l'habitude de railler.

Pour être honnête, le contenu de la lettre ne m'a pas surprise. Depuis un moment la tension entre mes parents est à son comble. Il n'y a que Bruno pour ne pas s'en apercevoir. Il est dans sa petite bulle avec ses jeux vidéo et les histoires avec ses copains.

— Maman passe la nuit chez Nelly, je lui réponds.

— Comment tu le sais ?

— Je le sais, c'est tout. Et puis ne parle pas la bouche pleine, c'est dégueulasse.

— Papa aussi, il est chez Nelly ?

Un postillon pâteux atteint mon avant-bras, je le chasse d'un revers de serviette.

— Non, il va revenir, il est à Pôle Emploi, il a certainement dû être retardé.

Bruno acquiesce d'un hochement de tête, l'explication lui suffit. Il ne se pose pas davantage de questions et reprend un BN.

Parfois j'aimerais que la vie soit aussi simple.

La pendule murale indique vingt heures trente. Je me lève et commence à débarrasser la table.

— Il faut te coucher.

— Demain y a pas école, c'est mercredi.

— C'est pas une raison. Tu vas au lit, et vite.

— T'es pas ma mère ! Je fais comme je veux.

Je me plante devant Bruno, qui se lève pour me faire face. Je le pousse, il retombe sur sa chaise. Nous nous observons quelques secondes, lui par en dessous, moi de toute ma hauteur. Intuitivement, il sait qu'il n'aura pas le dernier mot, si bien qu'il finit par baisser les yeux.

— T'es qu'une emmerdeuse de première, marmonne-t-il en quittant la cuisine.

Je le suis du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse, je m'assois et sors la lettre de ma poche pour la relire.

*

Sans faire de bruit, je referme la porte de la maison derrière moi.

J'ai pris ma décision après avoir tenté en vain de joindre à plusieurs reprises mon père sur son téléphone portable. Idem pour maman, mais je n'avais guère d'espoir de son côté.

Bruno dort, il n'a pas fallu longtemps pour qu'il pique du nez. J'ai laissé un mot en évidence qu'il trouvera si jamais il se réveille. De toute façon, je n'en ai pas pour trop longtemps.

La rue est déserte.

J'avoue ne pas être très à l'aise. Pour la première fois je me retrouve seule dehors à une heure aussi tardive. Par chance, Nelly habite à moins de trente minutes à pied.

Je ne sais pas où est papa, ni pourquoi il ne rentre pas. Je me résous à aller chercher ma mère.

Un chien aboie dans une cour, l'écho se répercute autour de moi, comme s'il y en avait des centaines. Je sursaute et presse le pas. Le chien continue de grogner longtemps après mon passage.

J'ai froid, la gorge sèche et mal au ventre.

Il faut que maman revienne à la maison, j'ai besoin d'elle. C'est peut-être grave pour papa – un accident...

Appeler l'hôpital ? Joindre les grands-parents qui habitent à l'autre bout de la France ? Et pourquoi pas le père Noël ?

Je dois me montrer à la hauteur de la situation. Une 135 ne cède pas à la panique, elle réfléchit et agit.

La nuit, la ville est méconnaissable, alors j'hésite à une intersection. Quel chemin prendre ? Par ici ? Par là ?

Finalement, je parviens à me repérer.

Les vitrines des magasins sont illuminées, ce qui me rassure un peu. J'évite si possible les zones d'ombre. Des voitures filent à vive allure sur le boulevard sans s'occuper de moi. Quand je raconterai mon aventure à mes copines, je suis sûre qu'elles s'extasieront devant mon courage.

Encore quelques centaines de mètres avant d'atteindre ma destination.

La rue n'est plus commerçante et l'éclairage public devient moins efficace – je me hâte. Le bruit de mes pas me précède, tandis que les idées tournent dans ma tête et me donnent le vertige. Quelle sera la réaction de ma mère en me voyant débarquer ?

Quant à moi, j'ai l'intention de la culpabiliser. A-t-on idée d'abandonner sa famille ?

Oui, c'est exactement ce que je lui dirai : *Tu nous as abandonnés.*